Martin F. Manalansan IV, *Global Divas. Filipino Gay Men in the Diaspora*

Durham-London, Duke University Press, 2003, 221 p., bibl., gloss., index (« Perverse Modernities »).

Natacha Giafferi

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/3025>

DOI : 10.4000/lhomme.3025

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 février 2007

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Natacha Giafferi, « Martin F. Manalansan IV, *Global Divas. Filipino Gay Men in the Diaspora* », *L'Homme* [En ligne], 181 | 2007, mis en ligne le 29 janvier 2007, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/3025> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lhomme.3025>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

© École des hautes études en sciences sociales

Martin F. Manalansan IV, *Global Divas. Filipino Gay Men in the Diaspora*

Durham-London, Duke University Press, 2003, 221 p., bibl., gloss., index (« Perverse Modernities »).

Natacha Giafferi

- 1 SI LA COUVERTURE toute de strass de *Global Divas* – un portrait par Nan Goldin d'un jeune travesti manillais en tenue de soirée – semble inviter le lecteur à une énième plongée dans les milieux transsexuels, son sous-titre est plus fidèle au contenu de cette publication universitaire : *Filipino Gay Men in the Diaspora* propose assurément une approche renouvelée d'un sujet plutôt classique aux États-Unis, celui des études gays et lesbiennes, car il le soumet à la lecture critique et transnationale des *postcolonial studies*. Comment s'inscrire dans une « citoyenneté culturelle » plutôt que dans une appartenance communautaire quand on est à la fois étranger et sexuellement « déviant » ? Comment trouver le chemin de sa propre modernité (envisagée ici comme « créolisation ») dans l'univers complexe et ambivalent d'une grande ville nord-américaine ? Comment se détacher d'un ancrage culturel asiatique, même imprégné de latinité et d'américanité par des siècles d'occupation étrangère, sans renoncer à « jouer avec le monde » avec sa propre caisse à outils conceptuelle (« être, devenir et appartenir comme autant de processus », p. 92) ? Telles sont les questions que pose cet ouvrage vivant et concis, inscrit dans la mouvance des *new queer studies*, nées il y a quelques années de la rencontre des études féminines, gays et postcoloniales. Ici, ce ne sont pas les modalités de l'homosexualité latino ou la relégation sociale d'une catégorie racialement produite comme les Africains-Américains dont il est question, mais de jeunes immigrants philippins homosexuels¹, que l'auteur, lui-même gay et d'origine philippine², interroge dans leur pratique publique et privée de la ville de New York.
- 2 En démentant l'unicité de la catégorie hégémonique *gay*, subsumée sous les caractéristiques du seul homosexuel blanc des grands centres urbains des pays développés, Martin Manalansan dépeint la construction des représentations relatives à la sexualité, mais aussi au corps, tel qu'il est produit par l'histoire coloniale : un *gay caucasien* n'est pas un *gay africain-américain* ou *latino* (le terme de *queer* lui est pour cette

raison aujourd'hui bien souvent préféré), lesquels ne sont pas les *bakla* philippins. Les choix des uns et des autres – « sortir du placard », s'exprimer publiquement sur ses orientations sexuelles, rompre d'une certaine manière avec son milieu ou au contraire y trouver la matière même de sa propre émancipation – sont ainsi mis en perspective par les informateurs eux-mêmes, assez amusés de l'usage que font leurs pairs américains d'une question à la fois admise et tue aux Philippines. De la même façon, les conceptions de ce « même » qu'est censé désigner le terme « homo » sont loin de se recouper lorsqu'il s'agit de décrire le partenaire « bon à penser ». Un interdit très fort, que l'auteur fait relever de la catégorie de l'inceste, pèserait sur le trop proche *bakla*, et c'est exclusivement vers les porteurs d'une masculinité manifeste que se tourneraient ces jeunes Philippines. Le terme *bakla* ne recouvre pas, nous dit l'auteur, une identité close mais plutôt la possibilité d'un passage entre les genres. Par ailleurs, la construction raciale n'étant pas seulement affaire de couleur mais bien plutôt d'un emboîtement de définitions de classe, de genre et de sexualité (pour Manalansan, « les démarcations de classes abritent à leur tour des frontières raciales », p. 69), le Philippin, *bakla* ou non, émigré aux États-Unis se voit, par les effets conjugués du colonialisme et de l'orientalisme, assimilé au féminin et infantilisé. Le corps menu et imberbe devient l'angle unique sous lequel il est abordé par ses partenaires ou par la « littérature » spécialisée des *sex-shops*. Dans son milieu d'origine, c'est également sur l'archétype féminin que le *bakla* se modèle, embrassant par là-même le dolorisme qui lui est imparti et que l'ensemble de la société revit lors de grandioses cérémonies religieuses ou dans la pratique catholique quotidienne. La manipulation des signes du féminin y rejoindrait l'imitation du Christ et des saints.

- 3 C'est donc par le biais de la représentation des identités plutôt que par leur endossement que se jouent les appartenances. De la sphère de l'intime à celle du spectaculaire (comme les « concours de beauté », véritables scènes de critique sociale) en passant par les lieux publics que sont les bars ou les restaurants dans lesquels ces migrants sont souvent marginalisés quand ils ne sont pas confinés dans des *rice bars* communautaires, l'interprétation (*performance*) des rôles sexuels serait alors une forme de « contestation et reformation des identités » (p. 14) disponibles dans « l'espace hautement différencié de la ville globalisée » (p. 64). Ainsi, prenant l'exemple des *culture* – ou *vogueing houses* – qui, autour de groupes constitués, organisent des « compétitions de mode » (*balls*) hautes en couleur, Manalansan souligne que ceux-ci discutent la définition raciale des corps « latino » ou « noir », alors que les événements *gay mainstream*, très largement blancs et fermés, dans leurs cercles les plus prestigieux, aux hommes de couleur, les occultent. Toute la construction du livre vise ainsi à faire passer d'une vision, généralement légère, de la « diva », fut-elle ethnique, à un portrait plus complexe des stratégies quotidiennes du « déviant diasporique ». L'attention portée aux langues employées (l'anglais, le tagalog, le taglish et le swardspeak, grâce à l'alternance desquelles les interlocuteurs de Manalansan marquent à la fois connivences et ruptures) est sur ce point l'un des attraits majeurs de l'ouvrage. Enfin, on ne terminera pas cette brève revue sans évoquer le dernier chapitre du livre que l'auteur, qui a travaillé dans des centres d'aide aux malades pendant des années de recherche, qui furent aussi celles d'une période particulièrement éprouvante dans les milieux homosexuels new-yorkais, a consacré à la pandémie du sida. La fin du « jeu avec le monde » (p. 144) ? Il s'agirait plutôt d'une mise à l'épreuve, et l'amplification de l'expérience singulière du migrant homosexuel, marginalisé mais luttant activement pour sa participation au monde.

NOTES

1. Il n'est rien dit d'éventuelles homosexuelles philippines.
 2. Lauréat, en 2003, du prix Ruth Benedict de la Société des anthropologues gays et lesbiennes.
-

AUTEUR

NATACHA GIAFFERI

Laboratoire d'anthropologie sociale, Paris.
natachgiafferi@hotmail.com